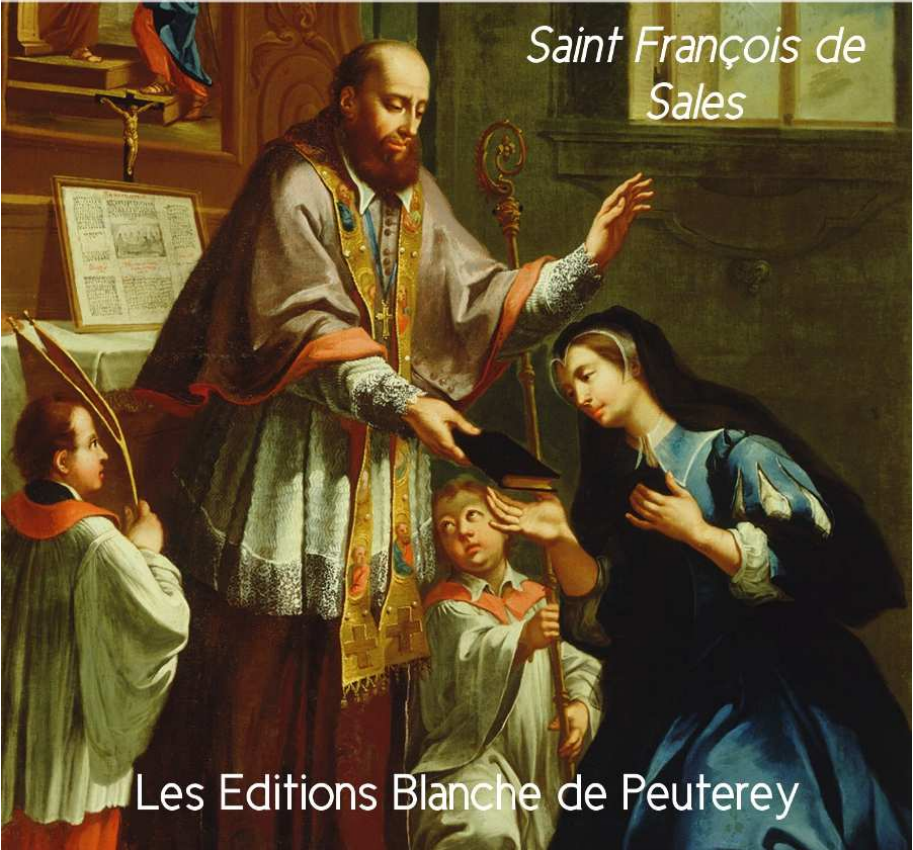


Introduction à la vie dévote

C lassique de spiritualité

# Introduction à la vie dévote

*Saint François de  
Sales*



Les Editions Blanche de Peuterey

## Présentation de l'édition

---

Nous proposons ici le texte « classique » d'après l'édition de 1619, que nous avons sensiblement corrigé pour qu'il soit aisément lisible. Le français de saint François de Sales était un peu éloigné du nôtre ; et tant par les mots et les adverbes que par la construction de la phrase, le texte devenait difficile à lire.

Nous n'avons pas ré-écrit saint François, et très certainement il reste des tournures qu'un auteur contemporain n'aurait pas utilisées. Mais il nous semble que le texte remanié permet une lecture fluide et compréhensible. Nous avons supprimé tous les adverbes tels que iceux, icelles, bellement, voirement, etc, et plutôt que de mettre des notes de bas de page expliquant le sens des mots, nous avons remplacé les mots devenus obsolètes par un mot de sens équivalent. Enfin nous avons rétabli de nombreuses inversions d'articles et de pronoms. (... et les rejetez → et rejetez-les, ... nous bien déclarer → bien nous déclarer, ... vous m'êtes allé prendre → vous êtes allé me prendre, etc.)

Nous avons essayé de présenter au mieux les noms de plantes et de petites bêtes que saint François cite souvent en exemple.

© [Les Editions Blanche de Peuterey](#) pour le texte remanié et l'édition numérique. Visitez notre site web et abonnez-vous à notre newsletter pour être informé des nouveautés.

ISBN : 978-2-36878-077-0

Couverture : Valentin Meztinger, saint François de Sales et sainte Jeanne Françoise de Chantal. Tableau peint en 1753, conservé au Musée National de Slovénie.

## Oraison dédicatoire

---

O doux Jésus, mon Seigneur, mon Sauveur et mon Dieu, me voici prosterné devant votre Majesté, vouant et consacrant cet écrit à votre gloire. Animez les paroles qui y sont de votre bénédiction, à ce que les âmes pour lesquelles je l'ai fait puissent en recevoir les inspirations sacrées que je leur désire, et particulièrement celle d'implorer sur moi votre immense miséricorde, afin que, montrant aux autres le chemin de la dévotion en ce monde, je ne sois pas réprouvé et confondu éternellement en l'autre ; mais qu'avec eux je chante à jamais pour cantique de triomphe, le mot que de tout mon cœur je prononce en témoignage de fidélité, parmi les hasards de cette vie mortelle : VIVE JESUS, VIVE JÉSUS ! Oui, Seigneur Jésus, vivez et réglez en nos cœurs dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## Préface

---

Mon cher Lecteur, je te prie de lire cette Préface pour ta satisfaction et la mienne.

La bouquetière Glycéra savait si proprement diversifier la disposition et le mélange des fleurs, qu'avec les mêmes fleurs elle faisait une grande variété de bouquets, de sorte que le peintre Pausias demeura court, voulant contrefaire à l'envi cette diversité d'ouvrage, car il ne sut changer sa peinture en tant de façons comme Glycéra faisait ses bouquets : ainsi le Saint-Esprit dispose et arrange avec tant de variété les enseignements de dévotion, qu'il produit, par les langues et les plumes de ses serviteurs, la doctrine étant toujours la même, des discours néanmoins bien différents, selon les diverses façons dont ils sont composés. Je ne puis, certes, ni ne veux, ni ne dois écrire en cette Introduction que ce qui a déjà été publié par nos prédécesseurs sur ce sujet ; ce sont les mêmes fleurs que je te présente, mon Lecteur, mais le bouquet que j'en ai fait sera différent des leurs, en raison de la diversité de l'agencement dont il est façonné.

Ceux qui ont traité de la dévotion ont presque tous regardé l'instruction des personnes fort retirées du commerce du monde, ou au moins ont enseigné une sorte de dévotion qui conduit à cette entière retraite. Mon intention est d'instruire ceux qui vivent dans les villes, dans les familles, à la cour, et qui par leur condition sont obligés de faire une vie commune quant à l'extérieur, lesquels bien souvent, sous le prétexte d'une prétendue impossibilité, ne veulent seulement pas penser à l'entreprise de la vie dévote, leur étant d'avis que, comme aucun animal n'ose goûter de la graine de l'herbe nommée *Palma Christi*, aussi nul homme ne doit prétendre à la palme de la piété chrétienne, tandis qu'il vit dans la presse des affaires temporelles. Et je leur montre que comme les mères perles vivent dans la mer sans prendre aucune goutte d'eau marine, et que vers les îles Chéridiennes il y a des fontaines d'eau bien douce au milieu de la mer, et que les piraustes<sup>1</sup> volent dans les flammes sans brûler leurs ailes, ainsi une âme vigoureuse et constante peut vivre dans le monde sans recevoir aucune humeur mondaine, trouver des sources d'une douce piété au milieu des ondes amères de ce siècle, et voler entre les flammes des convoitises terrestres sans brûler les ailes des désirs sacrés de la vie dévote. Il est vrai que cela est malaisé, et c'est pourquoi je désirerais que plusieurs y employassent leur soin avec plus d'ardeur qu'on n'a pas fait jusqu'à présent ; comme, tout faible que je suis, je m'essaie par cet écrit d'apporter quelque secours à ceux qui d'un cœur généreux feront cette digne entreprise.

Mais cela n'a toutefois pas été par mon choix ou inclination que cette Introduction soit publiée ; une âme vraiment pleine d'honneur et de vertu ayant, il y a quelque temps, reçu de Dieu la grâce de vouloir aspirer à la vie dévote, désira ma particulière assistance pour ce regard ; et moi, qui lui avais plusieurs sortes de devoirs, et qui avais longtemps auparavant remarqué en elle beaucoup de disposition pour ce dessein, je me rendis fort soigneux de bien l'instruire, et l'ayant conduite par tous les exercices convenables à son désir et sa condition, je lui en laissai des mémoires par écrit, afin qu'elle y eût recours, à son besoin. Elle, depuis, les communiqua à un grand docte et dévot religieux, lequel estimant que plusieurs pourraient en tirer profit, m'exhorta fort de les faire publier : ce qui lui fut aisé de me persuader, parce que son amitié avait beaucoup de pouvoir sur ma volonté, et son jugement, une grande autorité sur le mien.

Or, afin que le tout fût plus utile et agréable, je l'ai revu et y ai mis quelque sorte de complément, ajoutant plusieurs avis et enseignements propres à mon intention. Mais tout cela je l'ai fait presque sans nulle sorte de loisir ; c'est pourquoi tu ne verras rien ici d'exact, si ce n'est seulement un amas d'avertissements de bonne foi, que j'explique par des paroles claires et intelligibles ; au moins telle a été mon intention. Et quant au reste des ornements du langage, je n'ai pas seulement voulu y penser, comme ayant assez d'autres choses à faire.

J'adresse mes paroles à Philothée, parce que, voulant réduire à l'utilité commune de plusieurs âmes ce que j'avais premièrement écrit pour une seule, je l'appelle du nom commun à toutes celles qui veulent être dévotes ; car Philothée veut dire amatrice ou amoureuse de Dieu.

Regardant donc en tout ceci une âme qui, par le désir de la dévotion, aspire à l'amour de Dieu, j'ai fait cette Introduction en cinq Parties, dans la première desquelles je m'efforce, par quelques remontrances et exercices, de convertir le simple désir de Philothée en une entière résolution, qu'elle prend après sa confession générale par une solide déclaration, suivie de la très sainte communion, par laquelle, se donnant à son Sauveur et le recevant, elle entre heureusement en son saint amour. Ceci étant fait, pour la conduire plus avant, je lui montre deux grands moyens de s'unir de plus en plus à sa divine Majesté : l'usage des sacrements par lesquels ce bon Dieu vient à nous, et la sainte oraison par laquelle il nous tire à lui ; et en ceci j'emploie la seconde partie. Dans la troisième, je lui fais voir comment elle doit s'exercer en plusieurs vertus plus propres à son avancement, ne m'amusant à rien d'autre qu'à lui donner certains avis particuliers qu'elle n'eût pas su aisément prendre ailleurs, ni d'elle-même. Dans la quatrième partie, je lui fais découvrir quelques embûches de ses ennemis, et je lui montre comment elle doit s'en démêler et passer outre. Et finalement, dans la cinquième partie, je la fais un peu se retirer en elle-même, pour se rafraîchir, reprendre haleine et réparer ses forces, afin qu'elle puisse par la suite plus facilement gagner le pays et s'avancer dans la vie dévote.

Cet âge est fort bizarre, et je prévois bien que plusieurs diront qu'il n'appartient qu'aux religieux et gens de dévotion de faire des conduites si particulières à la piété ; qu'elles requièrent plus de loisir que ne peut en avoir un évêque chargé d'un diocèse si pesant comme le mien ; que cela distrairait trop l'entendement qui doit être employé à des choses importantes. Mais moi, mon cher Lecteur, je te dis avec le grand saint Denis, qu'il appartient principalement aux évêques de perfectionner les âmes, d'autant que leur ordre est le suprême entre les hommes, comme celui des Séraphins parmi les anges, de telle sorte que leur loisir ne peut être mieux destiné qu'à cela. Les anciens évêques et Pères de l'Eglise étaient pour le moins autant affectionnés à leur charge que nous, et ne cessaient pourtant pas d'avoir soin de la conduite particulière de plusieurs âmes qui recouraient à leur assistance, comme on le voit dans leurs épîtres ; imitant en cela les Apôtres qui, dans la moisson générale de l'univers, recueillaient néanmoins certains épis plus remarquables avec une spéciale et particulière affection. Qui ne sait que Timothée, Tite, Philémon, Onésime, sainte Thècle, Appia, étaient les chers enfants du grand saint Paul, comme saint Marc et sainte Pétronille, de saint Pierre ? Sainte Pétronille, dis-je, laquelle, comme le prouvent doctement Baronius et Galonius, ne fut pas fille charnelle, mais seulement spirituelle de saint Pierre. Et saint Jean n'écrit-il pas une de ses Epîtres canoniques à la dévote dame Electa ?

C'est une peine, je le confesse, de conduire les âmes en particulier, mais une peine qui soulage, pareille à celle des moissonneurs et vendangeurs, qui ne sont jamais plus contents que d'être fort embesognés et chargés ; c'est un travail qui délasse et avive le cœur par la suavité qui en revient à ceux qui l'entreprennent, comme fait le parfum appelé cinamome chez ceux qui le portent parmi l'Arabie Heureuse. On dit que la tigresse, ayant retrouvé l'un de ses petits que le chasseur lui laisse sur le chemin pour l'amuser, tandis qu'il emporte le reste de la litée, elle s'en charge, pour gros qu'il soit, et pour cela n'en est point plus pesante, mais plus légère à la course qu'elle fait pour le sauver dans sa tanière, l'amour naturel l'allégeant par ce fardeau. Combien plus un cœur paternel prendra-t-il volontiers en charge une âme, qu'il aura rencontrée au désir de la sainte perfection, la portant en son sein, comme une mère fait avec son petit enfant, sans se ressentir de ce fardeaux bien aimé. Mais il faut sans doute que ce soit un cœur paternel ; et c'est pourquoi les Apôtres et hommes Apostoliques appellent leurs disciples non seulement leurs enfants, mais encore plus tendrement leurs petits enfants.

Au demeurant, mon cher Lecteur, il est vrai que j'écris de la vie dévote sans être dévot, mais non pas certes sans désir de le devenir, et c'est encore cette affection qui me donne courage à t'en instruire ; car, comme disait un grand homme de lettres, la bonne façon d'apprendre, c'est d'étudier ; la meilleure, c'est d'écouter, et la très bonne, c'est d'enseigner. Il advint souvent, dit saint Augustin, écrivant à sa dévote Florentine, que l'office de distribuer sert de mérite pour recevoir, et l'office d'enseigner, de fondement pour apprendre.

Alexandre fit peindre la belle Compaspé, qui lui était si chère, par la main de l'unique Apelles ; Apelles, forcé de considérer longuement Compaspé, à mesure qu'il en exprimait les traits sur le tableau, en imprima l'amour en son cœur, et en devint tellement passionné, qu'Alexandre, l'ayant reconnu et en ayant pitié, la lui donna en mariage, se privant pour l'amour de lui de la plus chère amie qu'il eût au monde : en quoi, dit Pline, il montra la grandeur de son cœur, autant qu'il eût fait par une bien grande victoire. Or, il m'est avis, mon Lecteur mon ami, qu'étant évêque, Dieu veut que je peigne sur les cœurs des personnes non seulement les vertus communes, mais encore sa très chère et bien aimée dévotion ; et moi je l'entreprends volontiers, tant pour obéir et faire mon devoir, que pour l'espérance que j'ai qu'en la gravant dans l'esprit des autres, le mien à l'aventure en deviendra saintement amoureux. Or, si jamais sa divine Majesté m'en voit vivement épris, elle me la donnera en mariage éternel. La belle et chaste Rébecca, abreuvant les chameaux d'Isaac, fut destinée pour être son épouse, recevant de sa part des pendants d'oreilles et des bracelets d'or ; ainsi je me promets de l'immense bonté de mon Dieu que, conduisant ses chères brebis aux eaux salutaires de la dévotion, il rendra mon âme son épouse, mettant en mes oreilles les paroles dorées de son saint amour, et en mes bras la force de bien les exécuter, en quoi réside l'essence de la vraie dévotion, que je supplie sa Majesté de bien vouloir m'octroyer ainsi qu'à tous les enfants de son Eglise ; Eglise à laquelle je veux à jamais soumettre mes écrits, mes actions, mes paroles, mes volontés et mes pensées.

A Ancey, le jour de sainte Madeleine, 1609.

**Première partie. Contenant les avis et exercices requis pour conduire l'âme dès son premier désir de la vie dévote jusqu'à une entière résolution de l'embrasser.**

---

## Chapitre 1. Description de la vraie dévotion

---

Vous aspirez à la dévotion, très chère Philothée, parce qu'étant chrétienne, vous savez que c'est une vertu extrêmement agréable à la divine Majesté : mais, d'autant que les petites fautes que l'on commet au commencement de quelque affaire s'agrandissent infiniment au progrès et sont presque irréparables à la fin, il faut avant toutes choses que vous sachiez ce qu'est la vertu de dévotion ; car, d'autant qu'il n'y en a qu'une vraie, et qu'il y en a une quantité de fausses et vaines, si vous ne connaissez quelle est la vraie, vous pourriez vous tromper et vous amuser à suivre quelque dévotion impertinente et superstitieuse.

Arélius peignait toutes les faces des images qu'il faisait, à l'air et ressemblance des femmes qu'il aimait, et chacun peint la dévotion selon sa passion et fantaisie. Celui qui est adonné au jeûne se tiendra pour bien dévot pourvu qu'il jeûne, quoique son cœur soit plein de rancune ; et n'osant point tremper sa langue dans le vin ni même dans l'eau, par sobriété, ne se feindra point de la plonger dans le sang du prochain par la médisance et calomnie. Un autre s'estimera dévot parce qu'il dit une grande multitude d'oraisons tous les jours, bien qu'après cela sa langue se fonde toute en paroles fâcheuses, arrogantes et injurieuses parmi ses domestiques et voisins. L'autre tire fort volontiers l'aumône de sa bourse pour la donner aux pauvres, mais il ne peut tirer la douceur de son cœur pour pardonner à ses ennemis ; l'autre pardonnera à ses ennemis, mais de tenir raison à ses créanciers, jamais qu'à vive force de justice. Tous ces gens-là sont vulgairement tenus pour dévots, et ne le sont pourtant nullement. Les gens de Saül cherchaient David en sa maison ; Michol ayant mis une statue dans un lit et l'ayant couverte des vêtements de David, leur fit croire que c'était David lui-même qui dormait malade : ainsi beaucoup de personnes se couvrent de certaines actions extérieures appartenant à la sainte dévotion, et le monde croit que ce soient gens vraiment dévots et spirituels ; mais en vérité ce ne sont que des statues et fantômes de dévotion.

La vraie et vivante dévotion, o Philothée, présuppose l'amour de Dieu, et elle n'est autre chose qu'un vrai amour de Dieu ; mais non pas toutefois un amour tel quel : car, en tant que l'amour divin embellit notre âme, il s'appelle grâce, nous rendant agréables à sa divine Majesté ; en tant qu'il nous donne la force de bien faire, il s'appelle charité ; mais quand il est parvenu jusqu'au degré de perfection auquel il ne nous fait pas seulement bien faire, mais nous fait opérer soigneusement, fréquemment et promptement, alors il s'appelle dévotion. Les autruches ne volent jamais ; les poules volent, pesamment toutefois, basement et rarement ; mais les aigles, les colombes et les hirondelles volent souvent, rapidement et hautement. Ainsi les pécheurs ne volent point en Dieu, mais font toutes leurs courses sur terre et pour la terre ; les gens de bien qui n'ont pas encore atteint la dévotion volent en Dieu par leurs bonnes actions, mais rarement, lentement et pesamment ; les personnes dévotes volent en Dieu fréquemment, promptement et hautement. Bref, la dévotion n'est autre chose qu'une agilité et vivacité spirituelle par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous par elle, promptement et affectionnement ; et comme il appartient à la charité de nous faire généralement et universellement pratiquer tous les commandements de Dieu, il appartient aussi à la dévotion de nous les faire faire promptement et diligemment. C'est pourquoi celui qui n'observe tous les commandements de Dieu, ne peut être estimé ni bon ni dévot, puisque pour être bon il faut avoir la charité, et pour être dévot il faut avoir, outre la charité, une grande vivacité et promptitude aux actions charitables.

Et d'autant que la dévotion réside en certain degré d'excellente charité, non seulement elle nous rend prompts et actifs et diligents à l'observation de tous les commandements de Dieu ; mais outre cela, elle nous provoque à faire promptement et affectionnement le plus de bonnes œuvres que nous pouvons, encore quelles ne soient aucunement commandées, mais seulement conseillées ou inspirées. Car de même qu'un homme qui est nouvellement guéri de quelque maladie chemine autant qu'il lui est nécessaire, mais lentement et pesamment, de même le pécheur étant guéri de son iniquité, il chemine autant que Dieu lui commande, pesamment néanmoins et lentement jusqu'à tant qu'il soit parvenu à la dévotion ; car alors, comme un homme bien sain, non seulement il chemine, mais il court et saute « dans la voie des commandements de Dieu », et, de plus, il passe et court dans les sentiers des conseils et inspirations célestes. Enfin, la charité et la dévotion ne sont non plus différentes l'une de l'autre que la flamme l'est du feu, d'autant que la charité étant un feu spirituel, quand elle est fort enflammée elle s'appelle dévotion : de telle sorte que la dévotion n'ajoute rien au feu de la charité, sinon la flamme qui rend la charité prompte, active et diligente, non seulement à l'observation des commandements de Dieu, mais à l'exercice des conseils et inspirations célestes.

## Chapitre 2. Propriété et excellence de la dévotion

---

Ceux qui décourageaient les Israélites d'aller vers la terre promise leur disaient que c'était un pays qui « dévorait les habitants », c'est-à-dire, que l'air y était si mauvais qu'on ne pouvait y vivre longtemps, et que réciproquement les habitants étaient des gens si prodigieux qu'ils mangeaient les autres hommes comme des sauterelles : ainsi le monde, ma chère Philothée, diffame tant qu'il peut la sainte dévotion, dépeignant les personnes dévotes avec un visage fâcheux, triste et chagrin, et publiant que la dévotion donne des humeurs mélancoliques et insupportables. Mais, comme Josué et Caleb protestaient que non seulement la terre promise était bonne et belle, mais aussi que la possession en serait douce et agréable, de même le Saint Esprit, par la bouche de tous les saints, et Notre Seigneur par la sienne même nous assure que la vie dévote est une vie douce, heureuse et aimable.

Le monde voit que les dévots jeûnent, prient et souffrent les injures, servent les malades, donnent aux pauvres, veillent, contraignent leur colère, suffoquent et étouffent leurs passions, se privent des plaisirs sensuels et font telles et autres sortes d'actions, lesquelles en elles-mêmes et de leur propre substance et qualité sont âpres et rigoureuses ; mais le monde ne voit pas la dévotion intérieure et cordiale, laquelle rend toutes ces actions agréables, douces et faciles. Regardez les abeilles sur le thym : elles y trouvent un suc fort amer, mais en le suçant elles le convertissent en miel, parce que telle est leur propriété. O mondains, les âmes dévotes trouvent beaucoup d'amertume en leurs exercices de mortification, il est vrai, mais en les faisant elles les convertissent en douceur et suavité. Les feux, les flammes, les roues et les épées semblaient des fleurs et des parfums aux martyrs, parce qu'ils étaient dévots ; si la dévotion peut donner de la douceur aux plus cruels tourments et à la mort même, que ne fera-t-elle pour les actions de la vertu ?

Le sucre adoucit les fruits mal mûrs et corrige la crudité et nuisance de ceux qui sont bien mûrs ; or, la dévotion est le vrai sucre spirituel, qui ôte l'amertume aux mortifications et la nuisance aux consolations : elle ôte le chagrin aux pauvres et l'empressement aux riches, la désolation à l'oppressé et l'insolence au favorisé, la tristesse aux solitaires et la dissolution à celui qui est en compagnie ; elle sert de feu en hiver et de rosée en été, elle sait abonder et souffrir pauvreté, elle rend également utile l'honneur et le mépris, elle reçoit le plaisir et la douleur avec un cœur presque toujours semblable, et nous remplit d'une suavité merveilleuse.

Contemplez l'échelle de Jacob (car c'est le vrai portrait de la vie dévote) : les deux côtés entre lesquels on monte, et auxquels les échelons se tiennent, représentent l'oraison qui impètre l'amour de Dieu et les sacrements qui le confèrent ; les échelons ne sont autre chose que les divers degrés de charité par lesquels l'on va de vertu en vertu, ou descendant par l'action au secours et support du prochain, ou montant par la contemplation à l'union amoureuse de Dieu. Or voyez, je vous prie, ceux qui sont sur l'échelle : ce sont des hommes qui ont des cœurs angéliques, ou des anges qui ont des corps humains ; ils ne sont pas jeunes, mais ils semblent l'être, parce qu'ils sont pleins de vigueur et agilité spirituelle ; ils ont des ailes pour voler, et s'élançant en Dieu par la sainte oraison, mais ils ont des pieds aussi pour cheminer avec les hommes par une sainte et amiable conversation ; leurs visages sont beaux et gais, d'autant qu'ils reçoivent toutes choses avec douceur et suavité ; leurs jambes, leurs bras et leurs têtes sont tout à découvert, d'autant que leurs pensées, leurs affections et leurs actions n'ont aucun dessein ni motif que de plaire à Dieu. Le reste de leurs corps est couvert, mais d'une belle et légère robe, parce qu'ils usent vraiment de ce monde et des choses mondaines, mais d'une façon toute pure et sincère, n'en prenant que légèrement ce qui est requis pour leur condition : telles sont les personnes dévotes.

Croyez-moi, chère Philothée, la dévotion est la douceur des douceurs et la reine des vertus, car c'est la perfection de la charité. Si la charité est un lait, la dévotion en est la crème ; si elle est une plante, la dévotion en est la fleur ; si elle est une pierre précieuse, la dévotion en est l'éclat ; si elle est un baume précieux, la dévotion en est l'odeur, et l'odeur de suavité qui conforte les hommes et réjouit les anges.



### **Chapitre 3. Que la dévotion est convenable à toutes sortes de vocation et professions**

---

Dieu commanda en la création aux plantes de porter leurs fruits, chacune « selon son genre » ainsi commande-t-il aux chrétiens, qui sont les plantes vivantes de son Eglise, qu'ils produisent des fruits de dévotion, chacun selon sa qualité et vacation. La dévotion doit être différemment exercée par le gentilhomme, par l'artisan, par le valet, par le prince, par la veuve, par la fille, par la mariée ; et non seulement cela, mais il faut accommoder la pratique de la dévotion aux forces, aux affaires et aux devoirs de chaque particulier. Je vous prie, Philothée, serait-il à propos que l'évêque voulût être solitaire comme les chartreux ? Et si les mariés ne voulaient rien amasser comme les capucins, si l'artisan était tout le jour à l'église comme le religieux, et le religieux toujours exposé à toutes sortes de rencontres pour le service du prochain, comme l'évêque, cette dévotion ne serait-elle pas ridicule, déréglée et insupportable ? Cette faute néanmoins arrive bien souvent, et le monde qui ne discerne pas, ou ne veut pas discerner, entre la dévotion et l'indiscrétion de ceux qui pensent être dévots, murmure et blâme la dévotion, laquelle n'en peut plus de ces désordres.

Non, Philothée, la dévotion ne gêne rien quand elle est vraie, mais elle perfectionne tout, et lorsqu'elle se rend contraire à la légitime vacation de quelqu'un, elle est sans doute fautive. L'abeille, dit Aristote, tire son miel des fleurs sans les abîmer, les laissant entières et fraîches comme elle les a trouvées ; mais la vraie dévotion fait encore mieux, car non seulement elle ne gêne nulle sorte de vacation ni d'affaires, mais au contraire elle les orne et embellit. Toutes sortes de pierreries jetées dans le miel en deviennent plus éclatantes, chacune selon sa couleur, et chacun devient plus agréable en sa vacation la joignant à la dévotion : le soin de la famille en est rendu paisible, l'amour du mari et de la femme plus sincère, le service du prince plus fidèle, et toutes sortes d'occupations plus suaves et aimables. C'est une erreur, et même une hérésie, de vouloir bannir la vie dévote de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du ménage des gens mariés. Il est vrai, Philothée, que la dévotion purement contemplative, monastique et religieuse ne peut être exercée en ces vacations-là ; mais aussi, outre ces trois sortes de dévotion, il y en a plusieurs autres, propres à perfectionner ceux qui vivent dans les états séculiers. Abraham, Isaac et Jacob, David, Job, Tobie, Sara, Rébecca et Judith en font foi pour l'ancien testament ; et quant au nouveau, saint Joseph, Lydia et saint Crépin furent parfaitement dévots en leurs boutiques ; sainte Anne, sainte Marthe, sainte Monique, Aquila, Priscilla, en leurs ménages ; Cornélius, saint Sébastien, saint Maurice, parmi les armes ; Constantin, Hélène, saint Louis, le bienheureux Arné, saint Edouard, en leurs trônes. Il est même arrivé que plusieurs ont perdu la perfection en la solitude, qui est néanmoins si désirable pour la perfection, et l'ont conservée parmi la multitude, qui semble si peu favorable à la perfection : Loth, dit saint Grégoire, qui fut si chaste en la ville, se souilla en la solitude. Où que nous soyons, nous pouvons et devons aspirer à la vie parfaite.

## Chapitre 4. De la nécessité d'un conducteur pour entrer et progresser dans la dévotion

---

Le jeune Tobie commandé d'aller en Ragès : « Je ne sais nullement le chemin, dit-il ». « Va donc, répliqua le père, et cherche quelque homme qui te conduise ». Je vous en dis de même, ma Philothée : voulez-vous à bon escient vous acheminer à la dévotion ? Cherchez quelque homme de bien qui vous guide et conduise ; c'est ici l'avertissement des avertissements. Quoi que vous cherchiez, dit le dévot Avila, vous ne trouverez jamais si assurément la volonté de Dieu que par le chemin de cette humble obéissance, tant recommandée et pratiquée par tous les anciens dévots.

La bienheureuse mère Thérèse, voyant que madame Catherine de Cordoue faisait de grandes pénitences désira fort de l'imiter en cela, contre l'avis de son confesseur qui le lui défendait, auquel elle était tentée de ne point obéir pour ce regard ; et Dieu lui dit : « Ma fille, tu tiens un bon et assuré chemin. Vois-tu la pénitence qu'elle fait ? Mais moi, je fais plus de cas de ton obéissance ». Aussi elle aimait tant cette vertu, qu'outre l'obéissance qu'elle devait à ses supérieurs, elle en voua une toute particulière à un excellent homme, s'obligeant de suivre sa direction et conduite, dont elle fut infiniment consolée ; comme, après et avant elle, plusieurs bonnes âmes, qui pour mieux s'assujettir à Dieu, ont soumis leur volonté à celle de ses serviteurs, ce que sainte Catherine de Sienne loue infiniment en ses Dialogues. La dévote princesse sainte Elisabeth se soumit avec une extrême obéissance au docteur maître Conrad ; et voici l'un des avis que le grand saint Louis fit à son fils avant de mourir : « Confesse-toi souvent, choisis un confesseur idoine, qui soit prud'homme et qui puisse sûrement t'enseigner à faire les choses qui te sont nécessaires. »

« L'ami fidèle, dit l'Ecriture Sainte, est une forte protection ; celui qui l'a trouvé, a trouvé un trésor. L'ami fidèle est un médicament de vie et d'immortalité ; ceux qui craignent Dieu le trouvent ». Ces divines paroles regardent principalement l'immortalité, comme vous voyez, pour laquelle il faut sur toutes choses avoir cet ami fidèle qui guide nos actions par ses avis et conseils, et par ce moyen nous garantit des embûches et tromperies du malin ; il nous sera comme un trésor de sagesse en nos afflictions, tristesses et chutes ; il nous servira de médicament pour alléger et consoler nos cœurs dans les maladies spirituelles ; il nous gardera du mal, et rendra notre bien meilleur ; et quand il nous arrivera quelque infirmité, il empêchera qu'elle ne soit pas à la mort, car il nous en relèvera.

Mais qui trouvera cet ami ? Le Sage répond : « Ceux qui craignent Dieu » ; c'est-à-dire les humbles qui désirent fort leur avancement spirituel. Puisqu'il vous importe tant, Philothée, d'aller avec un bon guide en ce saint voyage de dévotion, priez Dieu avec une grande instance qu'il vous en fournisse un qui soit selon son cœur, et ne doutez point ; car, même s'il devrait envoyer un ange du ciel, comme il fit au jeune Tobie, il vous en donnera un bon et fidèle.

Or, ce doit toujours être un ange pour vous c'est-à-dire, quand vous l'aurez trouvé, ne le considérez pas comme un simple homme, et ne vous confiez point en lui ni en son savoir humain, mais en Dieu, lequel vous favorisera et parlera par l'entremise de cet homme, mettant dans le cœur et dans la bouche de celui-ci ce qui sera requis pour votre bonheur ; de telle sorte que vous devez l'écouter comme un ange qui descend du ciel pour vous y mener. Traitez avec lui à cœur ouvert, en toute sincérité et fidélité, lui manifestant clairement votre bien et votre mal, sans feinte ni dissimulation ; et par ce moyen, votre bien sera examiné et plus assuré, et votre mal sera corrigé et remédié ; vous en serez allégée et fortifiée en vos afflictions, modérée et réglée en vos consolations, Ayez en lui une extrême confiance mêlée d'une sacrée révérence, en sorte que la révérence ne diminue point la confiance, et que la confiance n'empêche point la révérence ; confiez-vous à lui avec le respect d'une fille envers son père, respectez-le avec la confiance d'un fils envers sa mère : bref, cette amitié doit être forte et douce, toute sainte, toute sacrée, toute divine et toute spirituelle.

Et pour cela, choisissez-en un entre mille, dit Avila ; et moi je dis entre dix mille, car il s'en trouve moins que l'on ne saurait dire qui soient capables de cet office. Il le faut plein de charité, de science et de prudence : si l'une de ces trois parties lui manque, il y a du danger. Mais je vous dis de nouveau, demandez-le à Dieu, et l'ayant obtenu bénissez sa divine Majesté, demeurez ferme et n'en cherchez point d'autres, mais allez simplement, humblement et comme en confiance, car vous ferez un très heureux voyage.